Rutilius, lecteur critique de Claudien poète politique

Bruno Bureau

▶ **To cite this version:**

Bruno Bureau. Rutilius, lecteur critique de Claudien poète politique. C. Filoche. L'intertexte virgilien et sa réception., Mémoire, discours, images EAD 1865, pp.158-183, 2007. hal-00327387

HAL Id: hal-00327387

https://univ-lyon3.hal.science/hal-00327387

Submitted on 3 Nov 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RUTILIUS, LECTEUR CRITIQUE DE CLAUDIEN POETE POLITIQUE.

Paru dans
« L'intertexte virgilien et sa réception. Textes rassemblés par Christina Filoche »,
Mémoire, discours, images, EAD 1865, Dijon, 2007, p. 158-183.

Bruno Bureau

[p. 157] La dimension politique présente dans le poème de Rutilius a été déjà été bien mise en évidence par la critique, mais on sait que la question du genre de ce texte demeure problématique : bien qu'écrit en distiques élégiaques, le poème ne correspond guère à la vision traditionnelle de l'élégie telle qu'elle est donnée par exemple par les grammairiens[1]. Je voudrais réfléchir ici à partir d'une catégorie qui a été forgée plus pour Claudien que pour Rutilius, et qui est celle de poème politique[2]. Je définirai ainsi ce « genre » : un poème dont la fonction est de constituer un acte politique. Quel acte politique se constitue dans le *de Reditu*. La vision politique du poète est-elle cohérente ou se limite-t-elle à de simples réflexions passagères ? Et surtout dans quelle mesure la finalité de l'écriture même est-elle de faire acte politique ? Je voudrais revenir brièvement sur ces questions agitées depuis la découverte du poème, pour tenter d'établir une sorte de portrait politique de la voix qui dit *je* dans [p. 158] le poème. Je voudrais montrer en particulier comment le *de Reditu* peut se donner comme une réponse à Claudien dont la gloire comme poète politique a sans doute éclipsé le fait qu'il s'est mis au service d'une cause, celle de la dynastie théodosienne et de la politique stiliconienne, qui est loin de faire l'unanimité, dans le monde politique romain occidental du début du V^e^ siècle.

1- FAIRE ACTE POLITIQUE DANS LE *DE REDITV*.

La première constatation qui mérite d'être (re)faite est celle de la présence déterminante de la politique dans un poème qui, à première vue, ne paraissait pas devoir obligatoirement en parler. Ni l'itinéraire de Brindes[3], ni le récit d'exil d'Ovide[4], pour ne citer que des textes-modèles indubitables du poème ne comportent de dimension aussi ouvertement politique que le *de Reditu*, et le *Propemticon* de Stace (*Silv.* 3, 2), qui, lui, traite ouvertement de la carrière de Maecius Céler, ne présente sur le plan politique qu'une vision personnelle et limitée au destinataire même de l'oeuvre[5].

---

[1] Par exemple Diomède GLK 1.

[2] Ainsi, à juste titre, dans l'édition de Claudien dans la *C.U.F.*, Jean-Louis Charlet a-t-il constitué un volume de poèmes politiques des années 396-398. Qui dit poésie politique ne dit pas obligatoirement poème qui parle de politique, puisqu'on trouve dans ces « poèmes politiques » l'épithalame pour Honorius et Marie par exemple. Dans ce cas, le sujet n'est pas politique, mais le traitement qui en est donné constitue un acte de propagande politique au sens le plus trivial du terme.

[3] Hor. *Sat.* 1, 5

[4] Ov. *Trist.* 1, 10 qu'il faut compléter par 1, 3 pour avoir le creuset dans lequel Rutilius inscrit le début de son poème. Voir tout récemment à ce sujet, M. SQUILLANTE, *Il viaggio, la memoria, il ritorno. Rutilio Namaziano e le trasformazioni del tema odeporico*, Naples, D'Auria, 2005, p. 152.

[5] Il s'agit de représenter le voyage comme une sorte d'itinéraire de formation qui permettra ensuite à Maecius Celer d'exercer dignement les hautes fonctions auxquelles il peut légitimement aspirer. Dans ce contexte, le

Or ce n'est pas le cas chez Rutilius, qui construit ce que nous nommerions aujourd'hui une figure de poète engagé, notion dont nous noterons immédiatement qu'elle est paradoxale chez un homme qui précisément, par son départ de Rome, paraît se dégager de la vie politique. [p. 159]

a) les médiations du discours politique.

La médiation la plus immédiatement perceptible pour introduire cette dimension politique est celle du voyage lui-même, qui se donne, dès sa présentation, comme un acte civique, donc politique. Il s'agit pour le poète de soulager par sa présence ses concitoyens gaulois victimes des malheurs du temps (1, 27-30) :

nec fas ulterius longas nescire ruinas,
quas mora suspensae multiplicauit opis.
Iam tempus laceris post saeua incendia fundis
uel pastorales aedificare casas.

Or cette première image construit le poète comme *uir ciuilis*, homme d'Etat, qui, bien qu'ayant à Rome fait une très brillante carrière, n'oublie pas les *amicitiae* provinciales, et assume pleinement ses devoirs à l'égard de sa petite patrie[6]. Voyager, c'est donc d'abord prendre le parti de ses amis et parents gaulois contre l'insécurité que le poète met immédiatement sur le compte de l'incurie (*quas mora suspensae multiplicavit opis*) ; c'est constater [p. 160] une insuffisance que le paradis romain ne suffit pas à masquer. L'arétalogie de la déesse Rome, dans la grande prière liminaire, conduit à une exhortation : la grandeur romaine humiliée et moquée a le devoir de reprendre en main l'univers que les dieux ont remis en son pouvoir (1, 139-142) :

Illud te reperat, quod cetera regna resoluit:
Ordo renascendi est crescere posse malis.
Ergo age, sacrilegae tandem cadat hostia gentis:
Submittant trepidi perfida colla Getae.

La visite du *uir ciuilis* de Rome à ses provinces est donc, en un sens, l'image même de la sollicitude du centre du pouvoir envers les zones périphériques. Avec le poète, c'est Rome qui voyage et revient tendre la mains aux provinces délaissées.

De ce fait, le voyage devient aussi le lieu d'un aiguisement de la conscience politique du poète. Le pays qu'il traverse n'est au fond qu'un pays d'ombres et il faut toute la puissance évocatrice du souvenir pour reconstituer derrière la perception immédiate et déceptive d'une Italie en ruines, le poids culturel et patrimonial de cette terre si chargée de traditions, comme par exemple à Agylla et Castrum Inui (1, 225-232)[7] :

---

thème politique reste subordonné à l'éloge du personnage et ne paraît pas acquérir une autonomie semblable à ce que nous allons voir chez Rutilius.

[6] A ce titre, Rutilius est très représentatif d'une tendance qui s'affirme au cours du siècle. Les souffrances de sa petite patrie, ici sa province gauloise, provoquent un conflit douloureux avec son attachement à la grande patrie romaine, mais le choix même du retour, si cruel soit-il, anticipe déjà sur le repli des élites dans leurs provinces pour tenter de sauver une romanité qui n'est plus défendue par le désormais trop lointain pouvoir romain. Sur ce phénomène voir S. TEILLET, *Des Goths à la nation gothique. Les origines de l'idée de nation en Occident du V^e^ au VII^e^ siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1984, p.149-157 avec un mécanisme assez proche chez le contemporain de Rutilius, Orose. Sur le thème de la double patrie, voir Sénèque, *Dial.* 8, 4, 2 (*De otio*) *Duas res publicas animo complectamur, alteram magnam et uere publicam qua di atque homines continentur, in qua non ad hunc angulum respicimus aut ad illum sed terminos ciuitatis nostrae cum sole metimur, alteram cui nos adscripsit condicio nascendi ; haec aut Atheniensium erit aut Carthaginiensium aut alterius alicuius urbis quae non ad omnis pertineat homines sed ad certos. Quidam eodem tempore utrique rei publicae dant operam, maiori minorique, quidam tantum minori, quidam tantum maiori*.

[7] Même phénomène en 1, 285-286 et 1, 409-410.

Iam Caeretanos demonstrat[8] *nauita fines:*
Aevo deposuit nomen Agylla uetus.
Stringimus +expugnatum+ et fluctu et tempore Castrum:
Index semiruti porta uetusta loci.
Praesidet exigui formatus imagine saxi,
qui pastorali cornua fronte gerit.
Multa licet priscum nomen deleuerit aetas,
[p. 161] *hoc Inui Castrum fama fuisse putat...*

Or –et c'est là précisément que la dimension politique telle que nous la définissions en commençant vient pleinement jouer son rôle- la parole du poète ne s'en tient jamais à la déploration élégiaque ; ce n'est que le point de départ nécessaire à la recomposition poétique et idéologique d'une puissance romaine : le pouvoir de transfiguration de la poésie se donne ici, explicitement, comme un pouvoir d'action sur le réel, par une vision qui va au-delà de la désespérante apparence et rend leur nom et leur gloire aux choses détruites :

Multa licet priscum nomen deleuerit aetas,
hoc Inui Castrum fama fuisse putat.

Voyager c'est donc aussi partir en quête des ferments d'espérance que porte encore l'Italie, et utiliser la force de la parole poétique pour faire rejaillir du présent déceptif l'image restaurée d'une Italie idéale.

C'est la raison pour laquelle les rencontres, topiques dans les récits de voyages, mais ici totalement repensées par le poète en fonction de son dessein d'ensemble, prennent une telle importance, l'emportant sur les conditions extérieures du voyage. Voyager c'est se confronter à l'altérité spatiale et humaine, c'est prendre conscience des forces et des faiblesses des lieux, et de ceux qui les habitent. Voyager c'est établir la carte des alliés et des ennemis de Rome, c'est observer, classer, juger. Voyager au fond, c'est d'acteur se faire spectateur pour mieux agir ensuite. Le *de Reditu* est un passage dans lequel le poète prend une juste mesure du monde de son temps, sans se masquer que la fuite inexorable du temps appelle sans nul doute à entériner des mutations qui n'ont rien de douloureux tant que se préserve l'esprit même de l'ancienne tradition italienne. Ainsi voir mourir des villes est certes l'occasion [p. 162] d'un moment de nostalgie, mais c'est une loi commune qui n'affecte en rien l'éternité de la civilisation où elles ont vécu (1, 411-414) :

Sola manent interceptis uestigia muris,
ruderibus latis tecta sepulta iacent.
Non indignemur mortalia corpora solui:
Cernimus exemplis oppida posse mori.

Quitter le cocon à la fois sublime et factice de Rome et aller à la rencontre des Romains hors de Rome c'est accepter la confrontation au monde qui ouvre l'espace de la réflexion politique. Littérairement, évidemment, cela signifie que le poème ne cessera de se déborder lui-même dans son objet immédiat : il ne sera plus récit de voyage, mais voyage intérieur d'une conscience romaine dont l'évolution prend appui sur l'itinéraire physique d'*ego* ; ainsi en est-il du phénomène de la réflexion morale sur l'or et le fer qui naît du croisement de l'image de l'île d'Elbe aperçue par le poète et de la nécessaire inactivité du voyage propre à la méditation (1, 369-370) :

His mecum pigri solabar taedia uenti,
dum resonat uariis uile celeuma modis.

[8] On peut supposer peut-être un clin d'oeil aux ruines de Troie chez Lucain (9, 979) où un *monstrator* permettait d'identifier les lieux du mythe. Ici donc, de modestes bourgades italiennes pourraient devenir, magnifiées par la voix du poète, de nouvelles Troies.

b) figures d'autorité politique.

Ainsi, l'importance donnée au passé et aux traditions ne relève pas d'une nostalgie morbide qui conduirait le poète à rêver un monde qui aurait disparu, c'est au contraire une quête de modèles et de repères qui permettent de prendre pleinement la mesure du monde. On en prendra pour exemple un élément apparemment anodin, l'opposition, dans l'escale à *Thermae Tauri*, des traditions romaines et des traditions grecques. Il est évident que la *synkrisis* des mythes ici ne peut se satisfaire d'une explication par l'étalage d'érudition du poète (1, 263-268) :

[p. 163] *Ardua non solos deceant miracula Graios.*
Auctorem pecudem fons Heliconis habet:
Elicitas simili credamus origine nymphas,
Musarum latices ungula fodit equi:
Haec quoque Pieriis spiracula comparat antris
carmine Messalae nobilitatus ager.

Ce qui se dit derrière cette affirmation de la richesse des traditions italiques au moins égale à celle des traditions grecques c'est la construction de *carmina Romana*, expression tout à fait à dessein empruntée à Lucain[9], mais qui me paraît la mieux à même de restituer la fonction politique de l'évocation des traditions. Car le premier lieu d'autorité politique du poème est bel et bien la terre d'Italie, dont les malheurs du temps ne peuvent effacer la gloire, et le poète crée alors une étrange vision de communion entre la terre et ceux qui l'habitent. Ainsi dans le panégyrique de l'île d'Igilium, où la sollicitude miraculeuse du lieu prend la forme d'une protection maternelle de la terre pour ses enfants (1, 331-332)[10] :

Haec multos lacera suscepit ab urbe fugatos,
hic fessis posito certa timore salus.

Au contraire l'élément allogène, mystérieusement repoussé, apparaît ainsi comme vomi par ce sol qui s'est construit et épanoui avec ces hommes-là, les Romains, et qui ne peut souffrir d'autres présences (1, 335-336) :

Vnum mira fides vario discrimine portum
tam prope Romanis, tam procul esse Getis.

Les figures du passé n'existent ici que dans la mesure où elles disent quelque chose du présent, car le présent n'est au fond [p. 164] que l'émergence *hic et nunc* de l'édifice immense de la tradition. Un élément particulièrement intéressant ici est le recours à ce que je nommerai l'onomastique symbolique : Messala, Lepidus, Decius, Lucillus sont plus que des noms illustres de son temps, ils sont une incarnation de la tradition romaine où des héros (et parfois des scélérats) ont porté ces noms, au point qu'il devient parfois délicat de déterminer duquel il s'agit, tout simplement parce que l'homme d'aujourd'hui porte en lui la tradition même qui le fait ce qu'il est. Il est des noms et des hommes qui sont à eux seuls l'histoire de Rome[11].

On en tire alors une conclusion qui concorde parfaitement avec la vision explicitement professée par le poète dans la grande prière liminaire : être Romain, ce n'est pas seulement vivre à Rome c'est entrer dans un authentique rapport de filiation, naturelle ou adoptive, avec le Ville, c'est participer du lien unique qu'une terre a constitué avec des hommes, pour le meilleur souvent, mais parfois aussi pour le pire. Car, et c'est un nouveau paradoxe qui montre bien combien le discours politique de Rutilius se veut à la fois complet et lucide, il se

[9] 1, 66.
[10] Le verbe *suscipere* s'applique en langue juridique au fait de « reconnaître » un enfant pour le sien.
[11] En un sens d'ailleurs, Rutilius nous indique lui-même cette lecture en construisant une lecture littéraire du nom de son ami Rufius Volusianus (1, 169-170). De tels jeux onomastiques appartiennent d'ailleurs aux codes mondains de l'antiquité tardive en particulier en Gaule, puisqu'on voit Sidoine (*Carm.* 9 *ad Felicem*) jouer ainsi sur le surnom Felix de son ami Magnus.

crée dans le poème une double ligne de fracture, d'un côté entre ce qui est Romain et ce qui ne l'est pas (c'est la frontière attendue dirait-on) et d'un autre côté entre ce qui est représentatif de la romanité saine et ce qui trahit les vices récurrents de la société romaine, en particulier la *discordia*. Car être romain ne suffit pas pour être juste. [p. 165]

c) la construction d'un discours antithétique.

La dimension polémique du texte est évidente, et je ne reviendrai pas ici sur l'aspect proprement technique de la construction poétique de ces éléments. Ce qui importe ici, c'est de voir comment la polémique s'inscrit dans une représentation binaire du monde, où la ligne de partage entre « bons » et « méchants » est très clairement établie. Or, élément étonnant dans une époque que l'on dit un peu trop facilement marquée par une sorte de totalitarisme impérial, les figures politiques qui sont données comme repoussoir appartiennent toutes au premier cercle de l'administration d'Honorius, Stilicon, l'ancien régent du prince, disgrâcié et mis à mort en 408[12], Claudius Lepidus ou plus probablement son frère Dardanus, responsable du retour de la Gaule dans le giron d'Honorius après l'élimination de l'usurpateur Jovin[13], et les harpyes de cour que sont les fonctionnaires des largesses sacrées, remises à leur juste place par Lucillus, le nouveau Lucilius (1, 603-608) :

Huius vulnificis satira ludente Camenis
nec Turnus potior nec Iuvenalis erit;
restituit veterem censoria lima pudorem,
dumque malos carpit, praecipit esse bonos.
Non olim sacri iustissimus arbiter auri
circumsistenses reppulit Harpyias?

[p. 166] On complètera ce groupe avec des figures moins ouvertement liées à la politique au sens strict comme le Juif de Faléries et les moines. A ce ramassis de coquins, essentiellement homogène dans la détestation que lui voue le poète, s'oppose le groupe des « vertueux », comprenant, outre le poète lui-même, Lachanius son père[14], Exuperantius[15], son parent, gouverneur d'Armorique, et son jeune fils Palladius[16], Rufius Volusianus, nommé préfet durant le voyage de Rutilius et son père Albinus[17], Protadius, ancien préfet lui aussi[18], Décius et son père Lucillus[19]. Par-delà les différences que pourrait souligner l'étude prosopographique, ce qui importe le plus c'est l'homogénéité de la présentation que donne le poète : ce sont des gens soit présentés comme étrangers à la cour de Ravenne, soit liés à elle, mais sur un mode qui introduit une forte dimension de résistance personnelle, voire de critique comme Lucillus qui se pose en justicier, ou Lachanius qui préfère à sa fonction aulique son gouvernement de province.

---

[12] 2, 41-60.
[13] 2, 307-308. Le personnage a fait couler beaucoup d'encre. Il est attesté par une inscription de Chardavon datable de 412 ou 414, qui le montre devenu une sorte de moine, ce qui n'a pas dû contribuer à le faire progresser dans l'estime de Rutilius. Sur le fait qu'il puisse être le cinquième Lépide, on notera qu'il s'appelle très probablement Claudius Lepidus Dardanus, mais que pour le distinguer de son frère, il est connu sous le nom de Claudius Dardanus. En même temps, Rutilius qui ne le nomme pas peut toujours se justifier en prétendant qu'il ne s'agit pas de lui, mais d'un autre Lépide... excuse grossière certes, mais qui peut se comprendre pour un personnage si important. Sur ce personnage, voir I. LANA, *Rutilio Namaziano*, Turin, 1961 p.61-73.
[14] 1, 575-592.
[15] 1, 213-216.
[16] 1, 207-212.
[17] 1, 167-178.
[18] 1, 541-558.
[19] 1, 597-608.

On se trouve donc bien là devant une prise de position qui assure à la représentation politique du poète sa cohérence. Dans une première approche, nous dirons que paraît connoté négativement tout ce qui se rattache à ce qui fait la spécificité de la cour post-théodosienne, christianisme militant, appui sur les barbares, corruption. Au contraire est positivement connoté tout ce qui a trait à Rome même en tant que ville, à l'administration traditionnelle des provinces et aux valeurs ancestrales de la politique romaine. Voyons maintenant de manière plus détaillée ces éléments d'un discours politique chez Rutilius.

[P. 167] 2-LE *DE REDITV* UN ANTI-CLAUDIANUS AVANT L'HEURE.

Sous ce titre, allusion au célèbre ouvrage médiéval d'Alain de Lille, se cache beaucoup plus qu'un affrontement de poètes : une vision radicalement opposée de la politique romaine et de la façon dont la cour impériale doit administrer l'empire. Revenons d'abord sur cet affrontement à distance qui oppose les deux poètes (Claudien est sans doute mort en 404 ou peu après), et sur les éléments qui identifient Claudien comme l'un des porte-parole de ceux dont Rutilius ne veut précisément plus entendre la voix.

a) la polémique au coeur du discours politique : l'affrontement des deux poètes.

Il faut évidemment repartir de la charge qui stigmatise l'action de Stilicon, le traître ami des barbares qui les a introduits dans l'empire et les a poussés à démembrer la puissance romaine. Comme souvent dans les sources du V^{e} siècle, le général régent apparaît au coeur d'une vaste marée de corruption et de trahison dont il est au pire, comme chez Rutilius, le coordinateur malfaisant ou, au mieux, la consentante victime (2, 41-60) :

Quo magis est facinus diri Stilichonis acerbum,
proditor arcani quod fuit imperii.
Romano generi dum nititur esse superstes,
crudelis summis miscuit ima furor,
dumque timet, quidquid se fecerat ipse timeri,
immisit Latiae barbara tela neci.
Visceribus nudis armatum condidit hostem
illatae cladis liberiore dolo.
Ipsa satellitibus pellitis Roma patebat
et captiua prius quam caperetur erat.
Nec tantum Geticis grassatus proditor armis:
Ante Sibyllinae fata cremauit opis.
[p. 168] *Odimus Althaeam consumpti funere torris,*
Nisaeum crinem flere putantur aues;
at Stilicho aeterni fatalia pignora regni
et plenas uoluit praecipitare colos.
Omnia Tartarei cessent tormenta Neronis;
consumat Stygias tristior umbra faces;
hic immortalem, mortalem perculit ille,
hic mundi matrem perculit, ille suam.

Cette attaque demeure troublante plusieurs années après la mort de l'intéressé, car les autres attaques dirigées par Rutilius contre des contemporains s'adressent à des personnes vivantes. Or l'enjeu nous semble-t-il est ici évidemment politique, mais indissociablement

également poétique. De fait, le vers 2, 47 (*Visceribus nudis armatum condidit hostem*) était déjà identifié par Vessereau et Préchac comme une allusion transparente à un vers de Claudien *Bell. Get.* 577 : *Visceribus mediis ipsoque in corde uidetis*. Or, bien au-delà de ce simple écho évidemment ironique et polémique, c'est toute la machinerie idéologique de Claudien qui est visée dès que le poète le peut. En 1, 115-118,

Erige crinales lauros seniumque sacrati
uerticis in uirides, Roma, refinge comas.
Aurea turrigero radient diademata cono
perpetuosque ignes aureus umbo uomat.

la présentation de Rome relevant la tête par ses propres forces est évidemment une critique de la vision d'une Rome vieillie, implorant les dieux de lui donner un homme providentiel, au début de *Bell. Gild.* (17-25) :

Exitium iam Roma timens et fessa negatis
Frugibus ad rapidi limen tendebat Olympi
Non solito uultu nec qualis iura Britannis
Diuidit aut trepidos submittit fascibus Indos.
[p. 169] *Vox tenuis tardique gradus oculique iacentes*
Interius ; fugere genae ; ieiuna lacertos
Exedit macies. Vmeris uix sustinet aegris
Squalentem clipeum ; laxata casside prodit
Canitiem plenamque trahit rubiginis hastam.
Attigit ut tandem caelum genibus Tonantis
Procubuit, tales orditur maesta querellas ...

La cité porte dans ses traditions et sa propre divinité les moyens de sa grandeur. D'ailleurs, là où la cité meurtrie demandait que l'on fît cesser la famine fût-ce au prix de la réitération des grands désastres militaires du passé (*Gild.* 123 sqq.[20]), Rutilius reprend la même série de défaites pour montrer qu'à chaque fois Rome s'en est sortie grandie et renforcée (1, 125-128) :

Victoris Brenni non distulit Allia poenam;
Samnis seruitio foedera saeua luit;
Post multas Pyrrhum clades superata fugasti;
fleuit successus Hannibal ipse suos.

Parfois d'ailleurs l'attaque *ad hominem* contre Stilicon et tout ce qu'il représente double l'attaque idéologique des thèmes dont Claudien est le vecteur : quand Rutilius se plaint de ne pouvoir faire entrer sur sa page que le surnom de son ami, promu préfet (1, 419-422) :

Optarem verum complecti carmine nomen,
sed quosdam refugit regula dura pedes:
Cognomen versu neris, carissime Rufi;
illo te dudum pagina nostra canit,

[p. 170] il rappelle Claudien qui se plaignait que son héros n'ait pas encore trouvé de place pour écrire son nom sur la liste des consuls (*Cons. Stil.* 2, 244-245) :

Cur nondum legitur fastis ? cur pagina tantum
Nescit adhuc nomen, quod iam numerare decebat ?

D'ailleurs Rutilius laisse peu après éclater son scepticisme sur l'un des thèmes favoris de Claudien, la gémellité de l'empire, dans un passage dont la charge parodique est sans doute sous-estimée. Expliquant que, par l'association de son ami à une charge qu'il a déjà exercée, il connaît une *geminata potestas*, il s'exclame (1, 427) *sic mihi, sic potius placeat geminata potestas*, véritable cri de guerre contre la propagande impériale qui se gargarisait, par la

[20] *Porsenna reducat / Tarquinios ; renouet ferales Allia pugnas ; / me potius saeui manibus permittite Pyrrhi, / me Senonum furiis, Brenni me reddite flammis. / Cuncta fame leuiora mihi*.

bouche de Claudien, d'une unité impériale dont tout le monde savait qu'elle était factice, mais que le poète stiliconien présentait comme une parfaite gémellité. Les deux frères avaient des rapports très conflictuels et leurs cours respectives entretenaient contre l'autre partie de l'empire jalousies et intrigues. Rutilius oppose à ce monde frelâté et hypocrite sa joie simple de voir un homme dont il apprécie la compétence lui succéder et continuer ainsi sa propre action. Car ce pouvoir, dont Claudien *Get.* 14-31 avait souligné que, grâce à Stilicon, il venait à bout de monstres plus affreux que les Harpyes du mythe[21], devient précisément le repaire de ces Harpyes qui déchirent et affaiblissent l'empire, jusqu'à ce qu'un homme d'autrefois, un satiriste et non un vil courtisan comme Claudien, [p. 171] Lucillus le bien nommé, ne les dénonce de ses traits vengeurs[22]. Ce mépris non dissimulé de Rutilius pour ce que représente Claudien et la boursouflure de ses panégyriques va jusqu'à des détails si minimes que le poète paraît s'amuser extrêmement à pourfendre la poésie de son prédécesseur. Quand il finit par franchir les hauts-fonds de Vada à Volterra, il décrit son exploit (assez mince à vrai dire) comme un nouveau franchissement des Symplégades et l'emploi de ce mot, que l'on a pris ici pour un nom commun, serait, si tel était le cas, unique (1, 459-462):

Illis proceras mos est adnectere lauros
conspicuas ramis et fruticante coma,
ut praebente uiam densi symplegade limi
seruet inoffensas semita clara notas.

Sans doute ne s'agit-il pas ici en réalité d'un nom commun, mais bien d'un usage satirique du nom propre qui vise à égaler le poète –qui n'a rien fait, mais se fait passer avec autodérision pour un héros- à un autre personnage qui s'est construit, tout en ne faisant rien de bon, une image de héros, Stilicon. En effet si l'on en croit Claudien, le régent n'aurait eu aucun mal à franchir les Symplégades, exploit d'ailleurs indigne de lui (CLAUD. *Get.* 1-14) :

Intacti cum claustra freti, coeuntibus aequor
armatum scopulis, audax inrumperet Argo
Aeetam Colchosque petens, propiore periclo
omnibus attonitis, solus post numina Tiphys
incolumem tenui damno seruasse carinam
fertur et ancipitem montis uitasse ruinam
deceptoque uagae concursu rupis in altum
uictricem duxisse ratem; stupuere superbae
arte viri domitae Symplegades et noua passae
iura soli cunctis faciles iam puppibus haerent,
ut uinci didicere semel. quodsi ardua Tiphyn
[p. 172] *nauis ob innocuae meritum sic gloria uexit,*
quae tibi pro tanti pulso discrimine regni
sufficient laudes, Stilicho?

Il y a donc de toute évidence avec Claudien un règlement de compte qui n'épargne guère l'Alexandrin, mais surtout son héros, car Rutilius a des valeurs et des images en commun avec le poète stiliconien, par exemple sur le sens de l'effort humain, ou sur la représentation des assemblées divines. C'est la partie politique de Claudien qu'il hait et il reste à savoir pourquoi.

---

[21] *licet omnia uates / in maius celebrata ferant ipsamque secandis / Argois trabibus iactent sudasse Mineruam / nec nemoris muti iunxisse carentia sensu / robora, sed caeso Tomari Iouis augure luco / arbore praesaga tabulas animasse loquaces. / plurima sed quamuis variis miracula monstris / ingeminent, teneras uicturi carmine mentes, / Harpyiasque truces insopitisque refusum / tractibus aurati custodem uelleris anguem / et iuga taurorum rapidis ambusta fauillis / et uirides galeis sulcos fetasque nouales / Martis et in segetem crescentis semina belli : / nil ueris aequale dabunt. prohibere rapaces / scilicet Harpyias unaque excludere mensa / nobilior titulus, quam tot potuisse paratas / in Latii praedam Geticas auertere fauces?*

[22] Voir *supra* page 5.

b) l'effacement de la figure impériale

Revenons pour cela à un élément essentiel, bien que trop peu noté de la vision rutilienne de la politique : l'effacement presque total de la figure impériale, ou plus exactement de la figure de l'empereur régnant. Cet effacement n'est pas total (1, 563-564[23]), mais il est extrêmement important de constater que des éléments traditionnellement rapportés à cette figure sont, à nouveau dans un dialogue ironique avec Claudien, délibérément déplacés de la figure impériale à la figure même de Rome. Ainsi, au début du poème, la comparaison entre la séance du sénat romain et un *concilium deorum* (1, 13-18[24]) reprend une figure importante chez Claudien, mais régulièrement rapportée à la figure impériale elle-même. Par exemple dans la préface du *Contre Rufin*, le conseil des dieux est explicitement mis en parallèle avec la cour d'Honorius, se réunissant pour entendre le poète chanter les louanges [p. 173] d'Apollon-Stilicon (*Ruf.* Praef. 1, 15-18[25]) ; de même, dans la présentation de Rome, lors de la grande prière, le diadème qu'elle porte (1, 117 : *Aurea turrigero radient diademata cono*) est évidemment un insigne impérial que la Rome de Claudien ne portait pas. Elle avait un casque (*Gild.* 24 : *laxata casside*), signe de sa puissance politique, mais le diadème est apanage du seul prince[26]. Dans une poésie, que la prudence politique de mise dans ces temps soupçonneux contraint à user de codes complexes pour exprimer clairement une opinion, ce changement ne peut être le fait du hasard. Il traduit au contraire une véritable profession de foi politique : le centre politique de la vraie Rome est dans l'ancienne capitale et non à Ravenne. On comprend alors pourquoi Rutilius valorise tant les carrières urbaines et provinciales[27] et, en particulier, le poste de préfet (*passim*) au détriment des carrières auliques, pourquoi aussi il place –de manière extrêmement traditionnelle- la fonction de consul au sommet des dignités souhaitables pour un politique dans la carrière de son ami Rufius (1, 175-176):

Sedula promisit summos instantia[28] fasces :
Si fas est meritis fidere, consul erit.

[p. 174] Or cette valorisation des fonctions traditionnelles représente une relecture fantasmée de l'organisation romaine contemporaine. Par exemple, un poste comme celui de *proconsul Africae* était devenu presque purement honorifique et constituait une sinécure qui servait essentiellement de tremplin à une carrière aulique ultérieure[29]. Rutilius, en lui accordant une véritable importance politique, redonne à cette fonction un lustre ancien, comme il semble d'ailleurs accorder au sénat romain un véritable poids politique (1, 13-18 cité plus haut).

Il y a donc chez Rutilius une forme évidente de réserve devant la figure impériale qui conduit à des silences d'autant plus éloquents que la production poétique contemporaine ne

---

[23] *officiis regerem cum regia tecta magister / armigerasque pii principis excubias*.

[24] *Religiosa patet peregrinae curia laudi / nec putat externos, quos decet esse suos ; / ordinis imperio collegarumque fruuntur / et partem genii, quem venerantur, habent : / Quale per aetherios mundani uerticis axes / concilium summi credimus esse dei*.

[25] *Nunc alio domini telis Pythone perempto / conuenit ad nostram sacra caterua lyram, / qui stabilem seruans Augustis fratribus orbem / iustitia pacem, uiribus arma regit.*

[26] Voir par exemple *Seren.* 57 : *hinc iuuenum diademata fratrum* ; 3 *Honor.* 86 : *sacro meritos ornat diademate crines.*

[27] Le poste de proconsul d'Afrique dépasse la fonction aulique qui, aux dépens de la chronologie, est placée en premier et minimisée dans une gradation ascendante qui conduit au consulat espéré, en 1, 171-174 : *Huius facundae commissa palatia linguae ; / primaeuus meruit principis ore loqui. / Rexerat ante puer populos pro consule Poenos : / Aequalis Tyriis terror amorque fuit*. De même pour Lachanius et son poste de *praeses consularis* d'Etrurie en 1, 579 et suivants : le père de Rutilius avait préféré cette charge à ses charges auliques.

[28] J'adopte, face au texte curieux des manuscrits *imitantia*, la judicieuse conjecture *instantia* proposée par plusieurs érudits. La correction proposée par les éditeurs de la *C.U.F. imitatio* ne me paraît pas avoir de sens ici.

[29] Voir par exemple sur ce sujet A.H.M. JONES, *The Later Roman Empire, 284-602. A Social, Economic and Administrative Survey*, Oxford, 1990 (1964) p.385-386.

porte guère à ce genre d'attitude. Peut-on alors assimiler le conservatisme vieux-romain de Rutilius à une sorte de survivance d'une forme de républicanisme ?

c) le républicanisme de Rutilius ?

Il serait évidemment impossible de considérer que Rutilius a sérieusement la nostalgie de la *libera respublica*. Déjà, du temps des Julio-Claudiens, plus personne ou presque n'aurait rêvé de retourner au régime antérieur au principat définitivement assimilé dans l'inconscient collectif au traumatisme des guerres civiles[30]. Trois siècles plus tard *a fortiori* toute nostalgie des temps antérieurs aux troubles civils de la fin du second siècle avant J.C. ne peut être qu'une sorte de rêve sans réelle consistance politique.

Ce qui est en revanche manifeste chez Rutilius, c'est la conscience que les vrais serviteurs de Rome ne se trouvent pas dans la cour de Ravenne, mais dans cette aristocratie sénatoriale païenne [p. 175] dont il fait partie et qui se caractérise par ce que je nommerai une nostalgie de puissance politique, et une sourde opposition au modèle ravennate. Deux exemples peuvent permettre de comprendre où se situe exactement la position politique de Rutilius par rapport à ce qui se passe à Ravenne. Le premier est l'étrange passage où le poète devant l'île d'Elbe se livre à un éloge du fer opposé à l'or (1, 351-368) :

Occurrit Chalybum memorabilis Ilua metallis,
qua nihil uberius Norica gleba tulit;
non Biturix largo potior strictura camino,
nec quae Sardonico cespite massa fluit.
Plus confert populis ferri fecunda creatrix
quam Tartesiaci glarea fulua Tagi.
Materies uitiis aurum letale parandis,
auri caecus amor ducit in omne nefas:
Aurea legitimas expugnant munera taedas
uirgineosque sinus aureus imber emit,
auro uicta fides munitas decipit urbes,
auri flagitiis ambitus ipse furit.
At contra ferro squalentia rura coluntur,
ferro uiuendi prima reperta via est;
saecula semideum, ferrati nescia Martis,
ferro crudeles sustinuere feras:
Humanis manibus non sufficit usus inermis,
si non sint aliae ferrea tela manus.

On a commenté déjà finement les implications littéraires et morales de cet exposé[31], mais il me semble que le texte est également porteur d'un sens politique : en effet Themistios, dans la discours d'ambassade auprès de Théodose qu'il avait prononcé (*Discours d'ambassade à l'empereur Théodose* 181 b), avait loué sans réserve le prince d'avoir favorisé l'industrie du fer qui arme l'empire au mieux pour lutter contre le péril barbare :

[p. 176] ποιεῖς δὲ ἤδη καὶ τοὺς γεωργοὺς φοβεροὺς τοῖς βαρβάροις, καὶ τοὺς μεταλλέας, καὶ τὸν χρυσὸν ἀφέντας κελεύεις τὸν σίδηρον μεταλλεύειν.

Or l'or avait trop souvent pris le pas sur le fer de Mars, en particulier dans les scandaleux marchés proposés par Stilicon et le parti de Ravenne pour éloigner Alaric d'Italie, en vain d'ailleurs, comme le note Rutilius (1, 361-362) :

---

[30] Voir TAC. *Ann.* 1, 3 : *domi res tranquillae, eadem magistratuum uocabula; iuniores post Actiacam uictoriam, etiam senes plerique inter bella ciuium nati : quotus quisque reliquus qui rem publicam uidisset ?*
[31] I. LANA, *Rutilio Namaziano*, Turin, 1961, p. 166.

auro uicta fides munitas decipit urbes,
auri flagitiis ambitus ipse furit.

à opposer à la juste attitude qui serait celle de 1, 141-144 :

Ergo age, sacrilegae tandem cadat hostia gentis:
Submittant trepidi perfida colla Getae.
Ditia pacatae dent vectigalia terrae ;
impleat augustos barbara praeda sinus.

Ainsi, en un sens, l'intuition rénovatrice et restauratrice de Théodose avait pu être trahie par ses indignes successeurs et leurs mauvais conseillers. A ce point la polémique anti-chrétienne assez nette du poème peut tout à fait prendre un autre sens et dépasser largement la simple querelle religieuse. En effet, bien que chrétien lui-même et ayant vaincu Eugène, l'usurpateur qui s'appuyait sur l'aristocratie païenne, Théodose avait, contrairement à ce que pensait par exemple A. Cameron dans les années 70[32], non pas [p. 177] favorisé les chrétiens à Rome, mais au contraire tenté une réconciliation des deux partis en honorant de postes importants des païens qui avaient accepté de se rallier à lui ou de le suivre, comme précisément Lachanius, le père de Rutilius, *consularis* vers 390 s'il s'agit du personnage cité en *Cod. Theod* 2, 4, 5. Or cette politique de restauration ne paraît pas avoir rencontré dans le gouvernement d'Honorius une continuité susceptible de séduire le poète. Stilicon lui-même et son parti avaient considérablement durci sur la toute fin de leur règne une législation anti-païenne déjà très contraignante et on sait qu'en prenant de l'âge Honorius devenait de plus en plus sensible au christianisme radical de son entourage, tandis que Théodose II, le jeune empereur d'Orient suscitait par l'ascèse de sa vie l'admiration des chrétiens de son entourage. On voit d'ailleurs se multiplier les provocations et les tracasseries à l'encontre d'une élite païenne encore sans doute nombreuse et bien organisée. De toute évidence, pour Rutilius, choix du christianisme radical, cette religion de Galiléens comme disait Julien, et barbarisation de l'empire ne sont que les deux facettes d'un même déclin orchestré par Stilicon et ceux qui lui ressemblent. L'épisode de Capraria peut alors prendre une toute autre saveur. En effet, Orose 7, 36, 5 indique, avec une admiration non dissimulée devant tant de piété, que c'est sur cette île que le vandale Mascezel, frère ennemi du comte d'Afrique Gildon révolté contre Honorius, quand Stilicon l'avait envoyé régler la question de son encombrant parent, avait été chercher le soutien de moines avec qui il avait, par de ferventes prières, obtenu un succès éclatant :

ad hunc iam ut hostem bello insequendum Mascezel frater missus est, quem idoneum procurandae reipublicae fore propriae orbitatis recens dolor pollicebatur. igitur Mascezel, iam inde a [p. 178] *Theodosio sciens, quantum in rebus desperatissimis oratio hominis per fidem Christi a clementia Dei impetraret, Caprariam insulam adiit, unde secum sanctos seruos Dei aliquot permotos precibus suis sumpsit: cum his orationibus ieiuniis psalmis dies noctesque continuans sine bello uictoriam meruit ac sine caede uindictam.*

Evoquer Capraria et ses moines, n'est-ce pas alors une façon de créer une collusion entre barbarie, christianisme et décomposition de l'empire sous l'effet de la corruption du parti

[32] *Claudian. Poetry and Propaganda at the Court of Honorius,* Oxford, 1970 p. 230 et 234 par exemple. Pour parvenir à ce résultat, qui sert sa démonstration concernant Claudien, Cameron est conduit à accepter quelques propositions discutables sur l'appartenance religieuse de certains personnages, qu'il croit chrétiens alors que tout porte à croire qu'ils sont païens, en particulier Mallius Théodorus le consul de 399 et destinataire d'un pangéyrique de Claudien, et peut-être aussi Olybrius et Probinus les consuls de 396. Mais une telle attitude de la part de Théodose aurait été une faute politique difficilement explicable chez un homme aussi habile et rusé que lui. Au contraire promouvoir, à Rome en particulier, des païens loyaux à sa cause, mais fidèles convaincus des anciens rites, pouvait contribuer à faire de lui non l'homme d'un parti, mais le restaurateur de la *concordia omnium bonorum* qu'ils soient chrétiens ou non. On trouvera des éclairages intéressants sur ce point en J. F. MATTHEWS, « Gallic supporters of Theodosius », *Latomus,* 30, 1971, p. 1073-1099.

stiliconien. C'est plus que probable. On pourrait objecter à cela l'importance que Rutilius paraissait accorder, dans le livre 2, au consul de l'année 417, Constance (le futur Constance III), pourtant indubitablement chrétien. Remarquons simplement deux éléments qui rendent cette attitude moins incohérente qu'on pourrait le croire : Constance est un vrai romain (et non un demi-barbare comme Stilicon) et Orose (7, 43, 1) nous apprend qu'il a mené, au moins en une occasion, une politique musclée contre les barbares en Gaule du sud qui ne peut que convaincre Rutilius[33] :

Anno ab urbe condita MCLXVIII Constantius comes apud Arelatem Galliae urbem consistens, magna rerum gerendarum industria Gothos a Narbona expulit atque abire in Hispaniam coegit interdicto praecipue atque intercluso omni commeatu nauium et peregrinorum usu commerciorum.

Que Constance soit chrétien ne l'empêche donc pas au fond d'être un Romain d'autrefois. On ne sait d'ailleurs pas exactement [p. 179] ce que Constance pensait des moines, mais peut-être leur était-il aussi hostile qu'une grande partie des chrétiens modérés.

Reste alors une question qu'on ne peut s'empêcher de se poser ? Rutilius était-il vraiment pour la cour un homme fiable, ce qui introduit une autre question. Pourquoi est-il parti et la nécessité impérieuse de partager le sort tragique de ses concitoyens est-elle la vérité ou au moins toute la vérité ? Je voudrais brièvement en guise de conclusion esquisser à ce sujet quelques pistes.

3-BREVES REFLEXIONS SUR LA VISION POLITIQUE : UN POEME DE DISGRACE ?

Il me semble utile, pour tenter de cerner complètement la vision politique de Rutilius, de repartir de l'étrange figure d'Exuperantius (213-216) et de l'action que lui prête le poète[34] :

Cuius Aremoricas pater Exuperantius oras
Nunc postliminum pacis amare docet
Leges restituit libertatemque reducit
Et seruos famulis non sinit esse suis.

De manière pratiquement constante, le dernier vers est compris comme signifiant « il ne permet plus que les serviteurs fassent de leurs maîtres des esclaves » en sous-entendant un *dominos* quelque part. Il s'agirait donc de la répression par Exuperantius de troubles sociaux souvent assimilés aux Bagaudes. Mais ce sens est-il cohérent avec ce qui précède et permet-il dedégager une image cohérente de l'action d'Exuperantius ?

La notion-clé me paraît être ici celle de *postliminum*. Le *postliminium* a, dans la représentation juridique romaine, un contenu [p. 180] extrêmement précis qui rend fort improbable le fait que Rutilius ait choisi ce mot pour sa simple convenance métrique ou esthétique. Un citoyen romain, capturé hors territoire romain et réduit en esclavage par ses geôliers non-romains, recouvrait automatiquement sa liberté, par le *postliminium*, lorsqu'il revenait en territoire romain[35]. Le mot est ici beaucoup plus judicieusement employé s'il

---

[33] On a d'ailleurs, dans le panégyrique de Constance contenu dans le fragment du livre 2, un indice probable pour dater la rédaction de ce texte de 417 ou 418, c'est à dire peu après le voyage. Car, en 418, c'est le même Constance qui installe en Aquitaine des Goths, soi-disant alliés fidèles de Rome, mais surtout, aux yeux de Rutilius, des membres de ces peuples gétiques sur lesquels, au lieu de leur faire des cadeaux, il faudrait prélever un juste butin. Il est douteux que, sachant cela, Rutilius aurait écrit un si vibrant éloge de Constance.

[34] Je ne fais qu'esquisser ici des éléments qui seront repris dans un article ultérieur, « Rutilius *de Reditu Suo*, 1, 213-216 et la question des 'Bagaudes' ». Je me permets de renvoyer à ce travail pour une démonstration plus complète utilisant en particulier les données de la comédie anonyme du début du V^e^ siècle, *Querolus*.

[35] Festus, en reprenant Gallus Aelius (I^e^ s. av. JC) (*Verb. Signif.* 218, 52), le définit ainsi: *Postliminium receptum, Gallus Aelius in libro primo significationum, quae ad ius pertinent, ait esse eum, qui liber, ex qua ciuitate in aliam ciuitatem abierat, in eandem ciuitatem redit eo iure, quod constitutum est de postliminis : item*

s'agit de cette libération de l'Armorique des barbares que s'il s'agit d'une révolte sociale, car c'est bien le pays qui goûte ce droit de *postliminium* lié à la paix, et non ses habitants. On peut alors comprendre que l'Armorique avait cessé d'être romaine pour tomber sous l'esclavage des barbares. Exuperantius, prenant en main la protection de la région et réussissant à chasser les barbares qui la déchiraient, rend aux Romains leur liberté en vertu du *postliminium*. Redevenant Romains, ils récupèrent en effet leur liberté spoliée par les barbares. Que quelque part dans les années 415, Exuperantius ait été au coeur de cette reprise en main paraît hautement déductible de la lecture de la vignette de Rutilius, à condition de comprendre autrement qu'on ne l'a fait généralement le très énigmatique distique 215-216.

Pour la plupart des critiques et des traducteurs, ces vers, pour être compris, supposent, on l'a dit, la restitution d'un sujet sous-entendu *dominos*, à l'infinitif *esse*, construction assez acrobatique. Mais est-ce nécessaire ? Le vers n'a t-il vraiment aucun sens si on traduit sans supposer le moindre sous-entendu. Le sens est alors "Exuperantius n'a pas permis à ceux qui le servaient d'être des esclaves"[36]. Habilement le vers oppose deux conditions *famulus* et [p. 181] *seruus*. En tant que maîtresse de l'Armorique, Rome y a des *famuli*. Or les barbares en auraient fait des esclaves *serui*, sujets de leurs chefs ou de leur roi. Car comme le note une *differentia* transmise par Isidore de Séville (*Diff*. 525) :

> *Inter Seruum et famulum. Servi sunt in bello capti, quasi seruati; sicut mancipium ab hostibus, quasi manu captum. Famuli autem ex propriis familiis orti*[37].

On reste bien dans la logique du *postliminium*. Exuperantius a pris en main les résistance et il assure à présent, avec compétence selon le poète, la sauvegarde de cette liberté recouvrée. Si, comme le croit sans doute à juste titre I. Lana[38], Exsuperantius est duc d'Armorique, il est sans doute celui qui a chassé les barbares et rétabli un ordre romain dans cette région. Ce qui étonne ici, c'est l'absence totale de rattachement de l'action du duc à l'idée impériale comme aussi l'expression *restituere leges*. Rutilius est [p. 182] bien trop au fait de la politique pour ignorer que cette expression consonne étrangement avec une légende monétaire de Jovin *restitutor rei publicae*. Or Jovin, plutôt qu'usurpateur, défenseur de la Gaule en l'absence de toute réaction au chaos créé par l'usurpation de Constantin elle-même provoquée par l'abandon de la Bretagne et de la Gaule après l'arrivée massive des barbares en 407, a été mis à mort par Claudius Dardanus dont on sait ce que Rutilius pense de lui. On voit mal comment éviter de se demander si Rutilius n'avait pas une certaine sympathie pour un homme qui, comme Exuperantius, tentait de ramener l'ordre, face à des serviteurs du pouvoir « officiel »

---

qui seruos a nobis in hostium potestatem peruenit, postea ad nos redit in eius potestatem, cuius antea fuit, iure postlimini.

[36] A cette construction on peut opposer deux arguments, tous deux assez faibles à mon sens : tout d'abord l'absence de syllepse où l'on attendrait *non sinit famulis esse seruis* sur le modèle bien connu de *licuit esse otioso Themistocli*. On lui opposera Cic. *Pro Balbo*, 29 : *ciui Romano licet esse Gaditanum.* La deuxième objection, plus sérieuse, est sur le sens de *sinere* ici "tolérer, permettre, admettre". Un parallèle de construction, même si le sens est légèrement différent, est fourni par Virgile *En.* 9, 620 *sinite arma uiris* (acceptez que les hommes prennent les armes). En poésie tardive l'exemple le plus probant est Juvencus 2, 63 : *Imperat his hominis mentem dimittere Christus / Porcorumque sinit gregibus finire furores*. Voir aussi *Corp. Tibul.* 3, 14, 8 : *Arbitrio quamvis non sinis esse meo*. Un emploi assez comparable se trouve chez Zénon de Vérone 2, 16, 2 : *tempus non sinit imagini reddere ueritatem*.

[37] Ici les deux sens se complètent très bien : *famuli*, car restés dans la même *familia*, les personnes passant sous la domination des barbares seraient devenues des *serui*. Le rapport particulier qui unit le *famulus* à son maître est bien défini par un sermon attribué à Pierre Chrysologue, 53, 6 : *Pax est, carissimi, quae spoliat hominem seruitute, dat nomen ingenuum, mutat apud deum cum conditione personam: ex famulo filium, liberum facit ex seruo.*L'horizon d'attente pour le *seruus* est la liberté, pour le *famulus* l'adoption. Un siècle après Rutilius, Cassiodore se souvient de cette précieuse distinction puisqu'il écrit à propos du consulat *Var.* 6, 1 : *In argumentum etiam publicae gloriae soluebat famulos iugo seruili, qui libertatem tantae dederat ciuitati.*

[38] *Rutilio Namaziano*, Turin, 1961, p. 74-84.

totalement débordés. On a utilisé[39] le fragment B de Bobbio pour montrer l'attachement (d'ailleurs assez flou vu l'état du texte) que Rutilius porte à Constance, le consul de 417, et pour en conclure que le cinquième Lépide ne pouvait pas être Dardanus, puisque Constance et Dardanus avaient contribué ensemble à rendre la Gaule à Honorius. Mais c'est une hypothèse faible à mon sens, car, précisément, Constance semble -à ce moment du moins- très hostile aux barbares (voir Orose 7, 43, 1 cité ci-dessus), et ce point de vue, bientôt démenti d'ailleurs, trace une ligne commune entre Rutilius, Exuperantius qui participe, selon nous, à leur éviction d'Armorique et même, du bout des lèvres, Jovin. Celui-ci en effet a défendu les intérêts des aristocrates gaulois, au point que Dardanus leur a fait chèrement payer leur soutien, en massacrant des hommes qui étaient du même sang et de la même caste que Rutilius. Si l'on reprend tous ces éléments, on dessine un portrait peut-être moins consensuel de Rutilius que celui de l'aristocrate nostalgique, ultra-conservateur et un peu ronchon qu'on s'attend à trouver.

En effet, dans notre lecture, le retour en Gaule, soumise à l'incurie, prend un tout autre sens. On s'est demandé pourquoi Rutilius attendait deux ans après sa préfecture pour rentrer chez lui, mais il y a dans tout ce que nous venons de dire une réponse [p. 183] possible. Rutilius est resté à Rome tant qu'il pensait avoir un rôle à y jouer, mais décidément il ne fait pas vraiment les bons choix politiques, et peut-être n'est-il plus en Italie *personna grata*. Car sa loyauté indéfectible à Rome et à l'idée qu'il se fait de la reine de l'univers le met, même dans un poème aussi anodin d'apparence que des notes de voyage, sur la corde très raide où sa loyauté à la maison régnante est mise à rude épreuve. Exuperantius, Constance, Volusianus, et les autres sont des hommes à l'antique, capables de faire vivre et rayonner l'idée de Rome. Peu importe quel mandat officiel ils exercent : leur seule *uirtus* et leur *amor patriae* légitiment leur action, face à des politiciens intrigants et corrompus par ces trois pestes que sont la cupidité, la présence des barbares et le christianisme radical. Peu importe, au fond, quel(s) empereur(s) sert tel ou tel, du moment qu'il sert Rome : telle pourrait être la morale, à la fois conservatrice et en un sens très novatrice, du poème politique de Rutilius.

[39] Frye D., « Is Claudius Postumus Dardanus the Lepidus of *De reditu suo* 1, 307 », *Hermès*, 121, 1993, p. 382-383.